



Aethiopica 08 (2005)

International Journal of Ethiopian and Eri-
treat Studies

ALAIN ROUAUD, CNRS (SEDET), INALCO, Paris

Personalia

In memoriam Maxime Rodinson (1915–2004)

Aethiopica 08 (2005), 214–217

ISSN: 1430–1938

Published by

Universität Hamburg

Asien Afrika Institut, Abteilung Afrikanistik und Äthiopistik

Hiob Ludolf Zentrum für Äthiopistik

Alain Rouaud

In memoriam Maxime Rodinson (1915–2004)

ALAIN ROUAUD, CNRS (SEDET), INALCO, Paris

Maxime Rodinson sociologue du Proche-Orient et éthiopisant est mort à Marseille le 23 mai 2004. Ses cendres ont été déposées au cimetière de Saint-Laurent d'Onay (Drôme).

Il était né à Paris le 26 janvier 1915 dans une famille d'émigrés russes. Son père, natif de Vitebsk, avait quitté la Russie en 1885 pour échapper au service militaire. Sa mère était venue de Suwalki, situé alors en Pologne "russe", vingt ans plus tard, en 1902. Tous deux juifs et athées, étaient de culture russe et yiddish mais ils se considéraient comme "étrangers" et non pas comme «juifs». Ils vécurent longtemps d'un atelier de vêtements imperméables installé dans le quartier des Gobelins. Anarchiste et syndicaliste, puis socialiste, son père fréquentait le milieu russe révolutionnaire de Paris. Après la révolution bolchévique, le couple prit la nationalité soviétique et, en 1920, adhéra au Parti communiste français qui venait de se créer. Victimes des lois françaises antisémites, ils mourront en 1943 à Auschwitz. Le milieu familial et son histoire marquèrent très profondément R. et orientèrent ses curiosités et ses engagements politiques.

Sa scolarité primaire est déjà placée sous le signe d'une passion précoce pour l'histoire et les langues et d'une grande boulimie de lecture. La modestie de la situation matérielle de ses parents, lui interdisant l'accès du lycée, il suit ensuite les "cours complémentaires" de l'enseignement primaire puis entre, à 14 ans, comme garçon de course (comme "saute ruisseau" préférerait-il dire) dans une entreprise de transport (1929–1932). Il utilise tous ses moments libres pour fréquenter les bibliothèques et suivre les cours qui lui étaient accessibles, comme celui d'anthropologie que Paul Rivet donnait au Muséum d'histoire naturelle.

Au bout de trois ans, renonçant à faire carrière dans les transports, il passe avec succès l'examen d'entrée à l'École nationale des Langues orientales (actuel INALCO) qui acceptait (et accepte) les non-bacheliers moyennant un examen. Conseillé par l'islamisant et arabisant Maurice Gaudefroy-Demombynes, il y étudie l'arabe littéral, l'arabe oriental, l'arabe maghrébin, le turc et "l'abyssin" qui était enseigné par Marcel Cohen. Il est diplômé en 1935 pour le turc et en 1936 pour les autres langues. Entre-temps, il a passé le baccalauréat (octobre 1934), suivi les cours de Marcel Mauss à l'Institut d'Ethnologie, ceux d'archéologie orientale de René Dussaud à l'École du Louvre et ceux de guèze de M. Cohen à la IV^e section de l'EPHE (Sciences philologiques et historiques). Il est licencié ès lettres en 1936 et licencié d'arabe en 1939.

Après la guerre, en 1949, il obtiendra un diplôme de l'EPHE IV^e section et, en 1955–56, un autre, de la V^e section (Sciences religieuses). En 1970, enfin, il

soutiendra sur travaux déjà faits un doctorat ès Lettres de l'Université de Paris. Malgré cette avalanche de titres, M.R. se vivait comme "largement autodidacte" tant les années non suivies du lycée lui avaient manqué.

En 1937, il se marie et décroche une bourse de la Caisse nationale de la Recherche scientifique (actuel CNRS). La même année il adhère au Parti communiste et fréquente la cellule de la Sorbonne dont Marcel Cohen est l'âme. Il restera actif dans cette organisation jusqu'en 1958. A cette date et à la suite d'un conflit idéologique avec la direction du Parti qui souhaitait exercer une censure sur ses écrits, il sera exclu pour un an. Il ne demandera jamais sa réintégration.

Mobilisé en 1939, il rejoint dans les premiers jours de juin 1940 une affectation en Syrie. Démobilisé sur place, il s'installe au Liban. Il occupe différentes fonctions dans l'enseignement et à la Direction des Antiquités. Il milite aussi, organise des cours de marxisme, présente une émission de radio, etc.

A son retour en France, en juin 1947, il entre à la Bibliothèque nationale où il est chargé des imprimés orientaux. Il réintègre le cours de guèze de M. Cohen et participe aux réunions du Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLÉCS). Chargé de conférences à l'EPHE aux côtés de M. Cohen depuis l'année universitaire 1949-1950, il lui succède à la direction d'études "d'Ethiopien et sudarabique" en 1955, lorsque celui-ci part à la retraite.

M.R. reprenait donc l'enseignement de langue guèze et d'histoire de l'Ethiopie mais aussi d'initiation au sudarabique dans lequel il sera plus tard assisté par Christian Robin. La plupart des éthiopiens français (et quelques étrangers) ont suivi, parfois des années durant son cours qui se tenait le jeudi matin, de dix heures à midi dans les locaux de l'EPHE à la Sorbonne. Des cours méticuleusement préparés sur des cahiers d'écolier, qu'il annotait tout en parlant avec un stylo à bille à quatre couleurs.

Pour la partie langue, son enseignement consistait à "réviser" la "grammaire de Marcel Cohen" c'est-à-dire à enrichir, étendre et approfondir le cours qu'avait délivré le "maître" sans lui donner une forme définitive, ni le publier. On trouvera dans l'*Annuaire* de l'EPHE IV^e section les comptes rendus de ses cours et de ses directions d'études, rapports qu'il rédigeait scrupuleusement chaque année. Après son départ à la retraite, en octobre 1984, il dispensera encore son cours, bénévolement, pendant 15 années, devant une phalange de fidèles alors que la direction d'études qu'il avait occupée était dévolue à une autre discipline. Il continuera aussi à publier.

En 1959, Fernand Braudel, l'avait fait charger d'un cours libre d'ethnologie historique du Proche-Orient à l'EPHE VI^e section (actuelle EHESS) qui offrait un cadre très large aux multiples recherches et investigations auxquelles il souhaitait se livrer. Dix ans plus tard, en 1971, il dut renoncer à cette nouvelle charge devenue trop accaparante.

Jusqu'alors, M.R. s'était surtout consacré à des travaux d'érudition dont on trouvera la liste dans les mélanges linguistiques qui lui ont été consacrés. Avec

la publication de son *Mahomet* (Paris, Club français du livre, 1961) il écrit un premier ouvrage, remarqué, de vulgarisation scientifique (“de synthèse” disait-il). Il s’explique lui-même sur cette évolution en écrivant en 1985: “J’ai étudié, dans mon jeune temps, la philologie et l’histoire orientales, l’anthropologie, la sociologie, le marxisme. Mon intention était d’écrire principalement des articles érudits, et peut-être des ouvrages savants. Mais, de nombreux facteurs, parmi lesquels la passion idéologique, me pressèrent de plus en plus d’écrire des essais plus généraux, en particulier sur des sujets controversés, lorsque je sentais (à tort ou à raison) que des idées fausses étaient largement répandues. (cité par A. Lonnet, *Souvenirs*: 412).

Suivront plusieurs ouvrages qui, outre la notoriété, lui conféreront une place flatteuse parmi les grands islamisants français, aux côtés de Louis Massignon et de Jacques Berque, à savoir: *Islam et capitalisme* (Paris, Seuil, 1966), *Israël et le refus arabe*, (Paris, Seuil, 1968), *Les Arabes* (Paris, PUF, 1979), *Marxisme et monde musulman* (Paris, Seuil, 1972), *La fascination de l’islam* (Paris, Maspero, 1980), *Peuple juif ou problème juif?* (Paris, Maspero, 1981), etc.

Mais – paradoxe dont il s’amusait lui-même –, le rationaliste agnostique et marxiste, fasciné par les musulmans (plus encore que par l’islam) qu’il était trouvait son gagne-pain quotidien dans l’enseignement du guèze et de l’histoire d’Ethiopie. Et c’est cet enseignement consacré à une culture traditionnelle, chrétienne et africaine qui lui avait frayé une carrière universitaire. L’Ethiopie, qu’il ne connaissait pas concrètement, n’était pas, et il en convenait, sa passion dominante. Mais il mettait dans son enseignement tous ses talents de linguiste, d’historien, d’anthropologue et aussi de pédagogue avenant et consciencieux. Les études éthiopiennes lui doivent de nombreux travaux d’érudition et un ouvrage de poids: *Magie, médecine et possession à Gondar*, Paris–La Haye, Mouton, 1967.

Que M.R. ait été considéré comme un “marginal” et un “orientaliste atypique” ne doit pas occulter le fait qu’il fut très largement reconnu de son vivant. Conseiller du Ministère des Affaires étrangères qui ne lui tenait pas rigueur de son itinéraire politique, il a été gratifié de nombreuses décorations et distinctions. Deux livres d’hommages lui ont été consacrés. Le premier, composé de textes réunis par Jean-Pierre Digard (*Le cuisinier et le philosophe. Hommage à Maxime Rodinson*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1982) honore le sociologue. Le second, dirigé par Christian Robin (*Mélanges linguistiques offerts à Maxime Rodinson par ses élèves, ses collègues et ses amis*, Paris, Geuthner, 1985) est dédié au linguiste. Ces derniers mélanges incluent une bibliographie, non-exhaustive et qui s’arrête en 1984. Elle comprend toutefois près de 800 titres et une bibliographie complète en comprendrait 1200 environ, composés de livres, articles, préfaces, comptes rendus de lecture, notes, conférences, entretiens et émissions radiophoniques, etc.

A sa mort, l'Institut du Monde arabe lui a consacré un dossier (*Maxime Rodinson, 1915–2004, un orientaliste atypique*, Paris, IMA, 2004). M.R., enfin, a lui-même rédigé des souvenirs de jeunesse. Inachevés, ils ont été publiés après sa mort (*Souvenirs d'un marginal*. Paris, Fayard, 2005) avec des "Repères biographiques" dus à Antoine Lonnet. Ces souvenirs renseignent plus sur le milieu judéo-révolutionnaire de sa jeunesse que sur son parcours d'orientaliste.

In memoriam Alexander Sima (1969–2004)

STEFAN WENINGER, Philipps-Universität Marburg

Am 3. September 2004 verunglückte der Semitist Alexander Sima während einer Feldforschung in Gayda (Jemen) tödlich bei einem Autounfall. Sein Hauptarbeitsgebiet war die Südarabienforschung, doch hat er auch zur Äthiopistik Wichtiges beigetragen.

Alexander Sima wurde am 9. November 1969 in Wien geboren. Aufgewachsen ist er in Neusiedl am See. Von 1989 bis 1995 studierte er Theologie an der Katholisch-Theologischen Fakultät der Universität Wien. Von 1991 bis 1994 studierte er darüber hinaus auch Arabistik, Altsemitische Philologie und Indogermanistik in Wien. Um seinem besonderen Interesse, der frühnord-arabischen und altsüdarabischen Epigraphik, besser folgen zu können, wechselte er 1994 an die Philipps-Universität Marburg, wo er bei Walter W. Müller Semitistik studierte, mit den Nebenfächern Altorientalistik und Ostkirchen-geschichte. In Marburg begann er auch das Studium des Altäthiopischen und des Amharischen. Seine Masterarbeit über lihyanische Epigraphik, mit der er 1996 sein Studium abschloß, eröffnete 1999 in überarbeiteter Form die vom Deutschen Archäologischen Institut herausgegebene Reihe "Epigraphische Forschungen auf der Arabischen Halbinsel".¹ Nach Ableistung seines Wehrdienstes beim Österreichischen Bundesheer kehrte er nach Marburg zurück, wo er, gefördert durch ein Promotionsstipendium des Landes Hessen, über ein Thema aus dem Bereich der Lexikographie und Realienkunde des Altsüdarabischen promovierte.² Schon früh konnte er Lehraufträge an den Universitäten von Wien und Mainz wahrnehmen. Nach seiner Promotion im Jahre 2000 wurde er bald Hochschulassistent an der Abteilung für Semitistik des Seminars für Sprachen und Kulturen des Vorderen Orients der Ruprecht-Karls-Universität Heidelberg. Als Gegenstand seines Habilitationsprojektes

¹ *Die lihyanischen Inschriften von al-ʿUḏayb (Saudi-Arabien)* = Epigraphische Forschungen auf der Arabischen Halbinsel 1 (Rahden 1999).

² *Tiere, Pflanzen, Steine und Metalle in den altsüdarabischen Inschriften. Eine lexikalische und realienkundliche Untersuchung* = Veröffentlichungen der Orientalischen Kommission 46 (Wiesbaden 2000).